

contraire. Sachons-le conserver et veiller constamment à tout ce qui pourrait nous amener un pareil fléau.

La récolte est annoncée comme mauvaise en Europe; déjà les résultats s'en font sentir sur le marché.

Si les jeunes lectrices de la campagne, qui ont reçu une éducation soignée dans nos couvents, ont le loisir de lire deux excellentes poésies canadiennes, nous les adressons au feuillet du Journal de Québec du 12 Octobre, No. 123. *L'Iroquoise* et *l'Hymne de Marie* sont des prières d'intérêt à tout égard.

Enfin, terminant par une pensée universelle, on nous dit aujourd'hui que le nombre des décès sur toute la terre est, par année, de 21 millions; par jour, de 58,000; par heure, de 2,400; par minute, de 40. Quel sujet de réflexion!

### Du fumier, encore du fumier, et toujours du fumier.

La grande plaie, la source capitale des misères du cultivateur en Canada, vient de ce qu'il ignore la valeur des engrais, et surtout l'art de les préparer, de les conserver et de les employer à propos. Jamais je ne passe devant une petite ferme sans me sentir le cœur serré à la vue de cet énorme gaspillage de matières propres à féconder la terre. Oh! oui, le cœur me saigne quand je pense aux peines infinies que se donnent les malheureuses familles de laboureurs pour arracher à la terre, quelques chétives récoltes et que je les vois abandonner au vent, au soleil et à la pluie les fumiers qui pourraient doubler le fruit de leur travail.

Non seulement ils perdent ainsi le meilleur de leurs engrais, mais ils laissent croupir les purins (*urines*), dans le sol des étables ce qui les rend très malsaines pour les animaux. Cet air empesté par les exhalaisons des urines épongées dans le sol sous le pavé, incommode les vaches, trouble leur digestion, tarit leur lait, les amaigrit et les expose aux maladies. Dans les cours, le sol n'est qu'un bourbier puant qui, s'il débouche quelque part, va corrompre l'eau des ruisseaux et des puits. Étonnez-vous après cela que la terre rende si peu; que les animaux viennent mal, que les vaches donnent peu de lait que les ôlèves soit chétifs et malingres, que la pauvreté et les maladies régissent au foyer rustique!

Le *soin des engrais*, mais cela devrait être, A, B, C, du cultivateur! c'est son pain, sa santé, celle de ses animaux, la propreté de sa demeure; enfin, c'est tout pour lui et il se comporte comme si tout cela n'était rien. Voilà où nous en sommes dans les trois-quarts de notre si beau pays.

Et, va-t-on dire que c'est l'argent qui manque? Mais non, il y a des gens très-à l'aise qui se donnent même les douceurs d'un luxe tout citadin et dont les étables sont des trous malpropres où les bêtes nagent dans l'or... dure.

C'est dépense inutile, dit-on, ah! bien, oui! c'est toujours la même raison, pour la plateforme à fumier comme pour l'éducation des enfants. Un brave père de famille qui travaille comme un nègre dépensera volontiers quatre à cinq cents louis pour faire de son fils un *monieur*; et il ne dépenserait pas le vingtième de cette somme pour lui faire enseigner l'art d'administrer son héritage; dépense inutile!...

Sera-t-on longtemps à revenir de cette manie des éducations brillantes?

Quand même les efforts de ceux qui travaillent à améliorer l'agriculture, n'aboutiraient qu'à apprendre au cultivateur ce que c'est qu'un engrais, où git sa vraie vertu, ce qui la constitue, ce qui la détruit, ces hommes là seraient les plus sérieux bienfaiteurs du peuple à l'heure qu'il est.

Si la *Gazette des Campagnes* pouvait obtenir sur ce point le quart de ce qu'il y aurait à faire, si elle pouvait éclairer les cultivateurs sur leur intérêt véritable et les faire entrer dans la vraie et saine pratique des engrais, elle serait le journal le plus utile de son temps. Il y a beaucoup à faire pour l'agriculture; mais rendre familière à tous la bonne pratique de fumures, c'est ce qui presse le plus, c'est par quoi il faut commencer.

Eh bien! je le dis sans détour, c'est là notre préférence, non pas pour nous seul, qui ne sommes rien par nous-même; mais en ayant avec nous cinq ou six mille lecteurs intelligents et dévoués, véritables amis du peuple, de ces braves gens plus avides d'action que de parole, nous pouvons faire beaucoup pour le bien des campagnes; c'est une réforme qui se fera lentement, sans bruit, sans réclame, sans tapage, sans gros discours bourrés de grandes phrases; mais ceux qui y travaillent y puiseront des satisfactions intimes; profondes, d'autant plus profondes que l'effet de leurs efforts ira en grandissant sans cesse. Ils seront comme la source de ces grands fleuves qui baignent les grandes villes, et qu'on traverse sur ces ponts gigantesques, laquelle source n'est qu'un petit filet d'eau caché humblement dans de hautes herbes à quelques cents lieues plus loin.

Vous le voyez, chers lecteurs, que nous tentions ensemble cette croisade? Oui, n'est-ce pas? Vous êtes assez dégoutés du langage à vide où se dépense le peu d'esprit qui nous reste dans toutes les classes de notre société. Voyons, êtes-vous assez chrétiens et même assez philosophes pour vous dévouer à une bonne œuvre uniquement pour le bien qu'elle fera, et sans souci du salaire creux de la popularité. Eh bien! suivez-nous et marchons! D'abord, il faut que tout le monde s'en mêle, curés, magistrats, instituteurs, tous ceux qui ont action sur le cultivateur. Ici tout le monde doit payer de sa personne: c'est une lutte envers le sol et envers soi-même.

Oui, envers soi-même. Tout être vivant, le corps humain comme le reste, vit de l'engrais et produit de l'engrais; vérité capitale celle-là, vérité simple et profonde, et par cela même difficile à se faire accepter. Car, sachez-le bien, on n'aime plus ce qui est grand et simple à présent, on aime ce qui est fin, compliqué, raffiné. Ah! la crinoline est bien l'emblème de notre siècle!

Eh bien! oui, nous vivons tous sur l'engrais, et nous devons rendre à la terre tout l'engrais que nous en tirons. Pauvre terre quelle banqueroute te fait le genre humain! Sans doute; mais qui paye les frais? C'est nous tous. La pauvreté du monde à là sa principale cause, n'en doutez pas.

Nous disions qu'il faut rendre à la terre toutes les substances qui en sortent pour nous nourrir et nous vêtir. Toute la production agricole est dans cette vérité; il s'agit de l'en dégager d'une façon pratique; c'est ce que nous ferons avec toute la clarté et la netteté possibles. Mais il est trop tard aujourd'hui pour entrer dans le vif du sujet.

A revoir donc au prochain Numéro.

### Le Progrès le Cabaret et le Tabac.

Ah! pour le progrès, j'en suis. Vive le progrès!

Mais entendons-nous et posons des principes.

Progresser, c'est marcher en avant. Pour marcher en avant, il ne faut pas faire un pas et reculer de deux. A ce train, on n'avancerait même pas, comme Laramée, de quatorze lieues en quinze jours. Or, c'est justement ce qui arrive si, pour adoucir les labours des